

Prisonnier de Dieu, par Michel BENOÎT,

Paris, éd. Fixot, coll. Documents, 1992, 335 pages.

Nous refermons le livre. "Oui, lu avec plaisir". Ce n'est pas si fréquent d'ailleurs que, Thérèse et moi, nous lisions le même ouvrage, simultanément. En une semaine, le signet de l'un dépassé puis devant son voisin, et quand on repose le bouquin à la soirée close, la question : "Où es-tu arrivé? Aux Mérovingiens, au départ à Rome, à la rencontre de ce Père Denis...? Et comment comprends-tu cette histoire de lettre chez les Dominicains ?"

C'est que ce diable d'ancien moine écrit dans une langue limpide, où la notation est juste, où ne subsiste que le détail qui porte. Et la découpe en petits chapitres rapides vous pousse à en entreprendre encore un suivant, parce que la scène bien croquée vous réveille des souvenirs, parce que us et abus sont bien tels, et parce que vous vous demandez comment tout cela va tourner. A quoi va aboutir cette quête spirituelle, cette visée d'absolu que cet homme jeune va mener avec une exigence et une lucidité très hors du commun.

Et c'est presque surpris que l'on se découvre à suivre, lecteur impatient, une tentative spirituelle, à accompagner cet homme qui cherche à rendre compte.

De quoi? Je vous invite à le découvrir vous-même.

Comment? Avec une lucidité presque inquiétante, avec une intelligence qui dédaigne l'effet et épure le trait, et - grâces soient rendues aux chercheurs d'essentiel! - avec une sympathie chaleureuse et un humour enjoué qui vous font une flambée au cœur de nos hivers.

A tout lecteur de s'aventurer avec Michel Benoît sur le fond, à ses propres risques, car on ne sort pas indemne d'un bout de compagnie avec quelqu'un qui place la barre bien haut.

Mais je ne boude pas mon plaisir d'avoir lu.

Voici par exemple, glané au fil des pages...

(...) Il fallait faire face à ma mère, meurtrir à froid, sans anesthésie, cette femme qui n'avait déjà plus rien. La voir souffrir, la voir supplier, puis s'abandonner au chagrin comme une enfant, vieillir en quelques jours, aller à la dérive comme une barque qu'on pousse du pied dans le courant...

Averti de tous ces drames, le chanoine avait à son tour prévenu l'abbaye. Je recevais ma première lettre à en-tête de l'ordre, sous une simple croix noire :

"Mon cher enfant,

Vous vivez le combat du Christ à l'agonie, dans le Jardin de Gethsémani. Comme lui, levez votre regard vers le Père, de qui vous tirez votre force. Et n'oubliez pas que les vôtres seront, plus tard, les premiers bénéficiaires de votre choix. Tenez bon."

Vraiment, je ne sais pas d'où je tirais ma force, car il en fallait pour piétiner ainsi les autres. Mais surtout, je ne sais si c'était bien moi qui agissais. Un seul regard, non plus levé en l'air mais simplement posé sur les miens, aurait dû suffire. Mais je ne regardais pas. J'allais devant, au-delà, ailleurs... (p. 7475).

J'étais le seul en grand habit noir, et tout le monde souriait de me voir coincé dans une portière par un pan de robe, tentant en vain de rassembler de façon décente toutes ces voiles que la SNCF n'avait pas prévues.

Sourires indulgents : les moines, n'est-ce pas, ne sont plus du monde, alors...

Le seul? Pas tout à fait. Dans le compartiment voisin du mien, scapulaire impeccable tombant juste, tonsure fraîche, lunettes discrètement cerclées d'or, un autre moine tenait dans ses mains fines aux ongles polis un livre relié de cuir.

- Bonjour mon frère. Vous allez à Rome? Je suis le père Jean Claire, de Solesmes.

Une nuance de condescendance, ce titre devrait suffire à mettre les choses en place. Je me rappelle soudain que c'est le maître de chœur de la célèbre abbaye, le successeur de Dom Gageard, et donc le dépositaire de l'héritage grégorien authentique. Je me sens soudain un peu paysan. (p.149-150).

Enfin, au cours de ces offices, de longues plages de silence. Il ne s'agissait plus de débiter du psaume à toute allure, de remplir chaque vide : la Parole était enchâssée dans un écrin de silence qui lui donnait toute sa valeur, toute sa saveur.

A cette époque, le frère Roger n'était pas encore devenu une star internationale, les touristes spirituels étaient peu nombreux. Nous vivions avec les frères de Taizé, nos coules noires mélangées à leurs aubes blanches dans l'église lumineuse, qui devenait un lieu de révélation. Je suis revenu enthousiasmé. C'était donc possible. (p.201).

J'accuse l'Eglise de puiser à la pelle dans ce qu'il y a de plus beau, de plus fragile en nous, et de plus dérisoire : l'idéalisme, notre besoin de noblesse, de droiture, de pureté. Ce qui fait l'homme différent de l'animal. (p.333).

Jean-Marie CULOT
in *Hors-les-Murs* n° 48, juin 1992, pages 24-25